

Agricultures familiales et environnement, des liens en mutation



L'agriculture familiale est majoritaire en Afrique de l'Ouest. Elle fait face aujourd'hui à des défis multiformes : fragilisation des écosystèmes, concurrence pour la terre et les ressources, productivité, concurrence du marché...

Patrick Delmas

L'agriculture familiale est celle qui mobilise principalement de la main-d'œuvre familiale au sein des unités de production, les paysans travaillant pour leur propre compte et mettant en œuvre les systèmes les plus à même d'accroître les revenus de leur travail agricole. À l'opposé, on trouve des formes d'agriculture patronales et capitalistes qui font appel essentiellement à des salariés permanents, et où le placement de capitaux dépend des taux espérés de profit et de retour sur investissement. Cette différence fondamentale explique en partie pourquoi les premières peuvent être favorables à l'environnement moyennant rémunération, quand les secondes y sont réticentes.

En Afrique sub-saharienne (ASS), l'agriculture familiale prédomine très largement, en nombre d'actifs et en fournissant l'essentiel

de la production agricole, en valeur autant qu'en volumes. Elle est le plus souvent diversifiée, associant des cultures et des élevages destinés à l'autoconsommation (mil, sorgho, manioc, igname, banane plantain, lait, volailles, poissons etc.) et des cultures de rente (arachide, coton, cacao, café, noix de cajou), pratiquées dans des unités de production de taille modeste au sein desquelles les paysans et les paysannes travaillent généralement avec des outils manuels, au moyen de la traction animale, et de plus en plus au moyen de la motorisation (via des prestataires et à l'appui de coopératives d'utilisation de matériel agricole). À quoi s'ajoute aussi parfois un élevage pastoral mis en œuvre par des éleveurs nomades et semi-nomades. Les modalités d'accès aux terres cultivables et pastorales sont très variables d'une région à l'autre, avec très généralement un empilement de droits

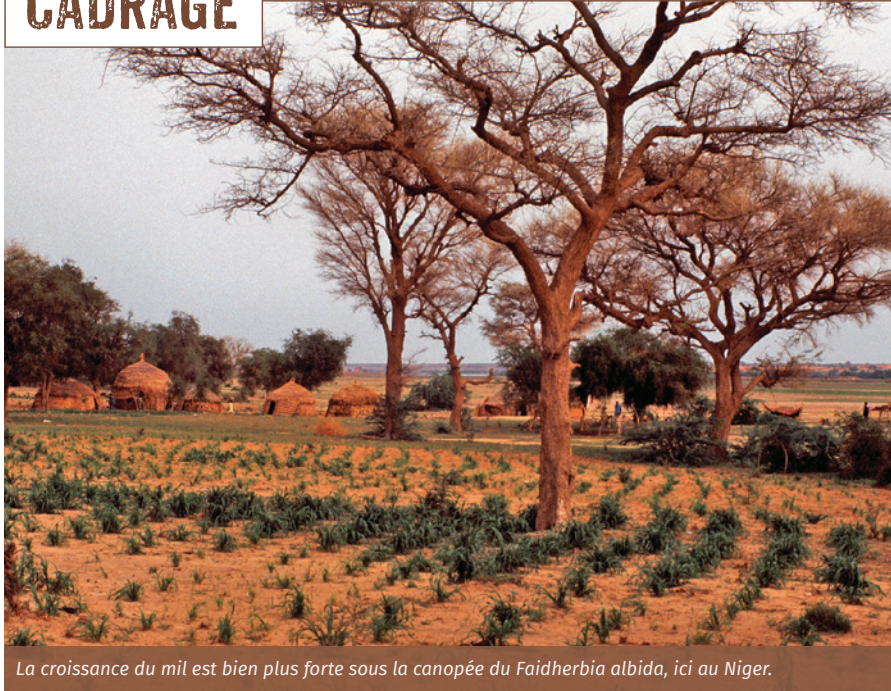
À quelles transformations majeures fait face l'agriculture familiale en Afrique de l'Ouest ? Dynamiques historiques, démographiques, santé des écosystèmes, contraintes et positionnement sur le marché... Cet article propose des éléments de compréhension des enjeux qui traversent le système de production agricole le plus répandu de la région.

coutumiers et "modernes" induits par la colonisation, source de conflits entre l'État, qui se revendique propriétaire éminent du foncier, et des droits d'usage et d'usufruit coutumiers. Les États (coloniaux et post-coloniaux) sont ainsi responsables d'inégalités foncières considérables aux dépens d'exploitations familiales : les grandes plantations à salariés et vastes ranchs d'élevage en Afrique australe et en Afrique de l'Est, les acquisitions de terres à grande échelle par de grandes sociétés capitalistes, en Afrique centrale et de l'Ouest.

Extension des surfaces cultivées

La croissance démographique, le recours à la traction animale et la mécanisation croissante ont occasionné un élargissement très sensible des surfaces cultivées dans la plupart des régions de l'ASS, au détriment des savanes, des forêts, des bas-fonds, sans que ne soient toujours préservées et entretenues les potentialités initiales des agroécosystèmes. Encore très largement pratiqués dans la plupart des régions de l'ASS, les systèmes de culture sur abattis-brûlis ne parviennent plus à satisfaire la totalité des besoins alimentaires de la population sans occasionner de dommage à l'environnement écologique, du fait que les surfaces cultivées ne retournent à la friche ("jachère") que pour de trop courtes périodes. La biomasse arbustive et arborée ne parvient plus à se reconstituer dans les mêmes proportions qu'autrefois et ses apports en matières organiques pour

**L'AGRICULTURE FAMILIALE NE MANQUE PAS D'ATOUTS
POUR PRODUIRE ET COMMERCIALISER DE QUOI MANGER,
TOUT EN REPRODUISANT LES POTENTIALITÉS PRODUCTIVES
DES AGROÉCOSYSTÈMES DANS LA DURÉE**



Marc Dufumier

La croissance du mil est bien plus forte sous la canopée du *Faidherbia albida*, ici au Niger.

l'affouragement des animaux et la fertilisation des sols sont en constante diminution. Plus exposés aux rayonnements solaires et aux fortes températures, les sols subissent une minéralisation accrue de leur humus et voient ainsi chuter leur taux de matières organiques, avec des effets négatifs sur leur capacité de retenir l'eau et les cations échangeables (ions chargés positivement), tous ces éléments déterminant la fertilité des sols.

Des écosystèmes fragilisés ?

La réduction progressive du couvert végétal se manifeste aussi par une moindre protection des terrains à l'égard des vents de l'harmattan et des pluies d'orages, au moment même où leur stabilité structurale se trouve affaiblie du fait de la diminution de leur teneur en humus. Les arbres isolés ne jouent plus leur rôle de brise-vent et les pluies violentes frappent directement les sols. Les croûtes de battance qui se constituent à leur surface font obstacle à l'infiltration de l'eau, favorisant son ruissellement, avec pour effet d'accroître l'érosion pluviale et le creusement de ravines aux pourtours incontrôlables. Les particules fines de terres sont aussi facilement emportées par les vents et cette érosion éolienne contribue à son tour à abaisser progressivement la "fertilité" des sols. L'extension des surfaces cultivées s'est poursuivie par ailleurs jusqu'à des zones peu favorables aux activités agricoles et dont les écosystèmes, déjà plus fragiles, se dégradent encore plus rapidement : espaces dunaires les moins boisés, plateaux cuirassés aux sols squelettiques, glacis de fortes pentes, etc.

Mais lorsque les familles paysannes peuvent avoir les moyens d'équiper leurs unités de production, l'agriculture familiale ne manque cependant pas d'atouts pour produire et

commercialiser de quoi manger, tout en produisant les potentialités productives des agroécosystèmes dans la durée. C'est ainsi que grâce à l'acquisition d'animaux de trait et d'équipements attelés (charrues, charrettes, etc.), de nombreuses familles du Sud Mali ont été en mesure de remplacer leurs anciens systèmes d'agriculture sur abattis-brûlis par un système dans lequel les champs cultivés le sont désormais tous les ans, sans période de retour à la friche ("jachère"). Ces parcelles sont désormais fertilisées par des apports de matières organiques en provenance des aires réservées à la pâture des animaux. Introduite initialement pour la mobilisation des récoltes, des fourrages et du bois de chauffe, la charrette attelée a en effet été aussi utilisée par les paysans pour transporter des résidus végétaux et animaux de toutes sortes (chaumes de céréales, feuilles mortes, bouses accumulées dans les parcs d'animaux, etc.) dans le but de fabriquer du compost ou du fumier. Ces moyens de transport ont alors permis de mieux tirer profit de la biomasse accumulée pendant la saison des pluies et finalement de réaliser des transferts plus abondants de matières organiques depuis les terres de parcours en direction des terrains cultivés.

Ces changements sont allés souvent de pair avec une diversification accrue des systèmes de production agricole. Les familles paysannes les plus fortunées s'adonnent aujourd'hui à de nouvelles productions commerciales (maïs, bananes, mangues, noix de cajou). Les plantes annuelles sont aussi de plus en plus fréquemment semées sous des espèces arborées : néré, karité, et *Faidherbia albida*. Ces arbres parviennent à intercepter des éléments minéraux libérés en sous-sol lors de l'altération des roches mères et à fertiliser ensuite les couches arables grâce

à la chute de leurs feuilles. Le rendement d'un mil ou d'un sorgho peut être ainsi de deux à trois fois supérieur sous un couvert de *Faidherbia albida*, en comparaison avec celui obtenu sans la présence de cet arbre de l'ordre des légumineuses. Mais ces changements en cours dépendent souvent de la façon dont les familles parviennent à s'approprier les bas-fonds pour y établir des plantations pérennes ou des cultures maraîchères encloses, et des nouvelles relations que les agriculteurs sédentaires parviennent ou non à établir avec les éleveurs nomades et semi-nomades.

Encore faut-il aussi que les familles paysannes aient les moyens d'investir dans leurs propres unités de production et ne soient donc pas mises en concurrence sur les marchés mondiaux avec de grandes exploitations agricoles capitalistes. Lorsque leur niveau d'équipement est insuffisant, les familles paysannes ont bien du mal à vivre de leurs exploitations et dépendent des opportunités de revenus extra-agricoles. Ce sont souvent les jeunes adultes non encore mariés qui partent temporairement en ville pendant les saisons de moindres travaux agricoles et ramènent ainsi quelques revenus monétaires complémentaires à ceux de leurs familles restées à la campagne. Mais cela est parfois le prélude à un exode rural définitif et à des tentatives de migrations internationales clandestines dans des conditions souvent risquées.

L'agriculture familiale ne manque pas d'atout mais mériterait de ne plus être soumise aux règles du dit "libre" échange pour que les paysanneries africaines puissent vivre et travailler dignement de leur métier avec des revenus décents. En termes de politiques publiques, cela passe d'abord par la protection des marchés intérieurs. En travaillant à leur compte, en échelonnant leurs travaux tout au long de l'année, les paysans aujourd'hui sont les plus à même de diversifier leurs systèmes de production et de respecter l'environnement. ■

Marc Dufumier



Agronome et enseignant chercheur à AgroparisTech de 2002 à 2011, spécialiste des systèmes agraires et de leur évolution. Expert auprès de la Banque mondiale et de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation (FAO), il a été membre du Conseil stratégique de l'agriculture et de l'agro-industrie durables (CSAAD) au ministère de l'Agriculture.